



Rives méditerranéennes

31 | 2008

Histoire de la vergogne

Les hontes mérovingiennes : essai de méthodologie et cas de figure

Nira Pancer



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rives/2783>

DOI : 10.4000/rives.2783

ISBN : 978-2-8218-0060-1

ISSN : 2119-4696

Éditeur

TELEMME - UMR 6570

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2008

ISSN : 2103-4001

Référence électronique

Nira Pancer, « Les hontes mérovingiennes : essai de méthodologie et cas de figure », *Rives nord-méditerranéennes* [En ligne], 31 | 2008, mis en ligne le 20 décembre 2012, consulté le 01 mai 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/rives/2783> ; DOI : 10.4000/rives.2783

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Tous droits réservés

Les hontes mérovingiennes : essai de méthodologie et cas de figure

Nira Pancer

- 1 Longtemps ignorée, voire occultée, la honte, terme générique d'une catégorie d'affects regroupant des émotions apparentées telles que l'embarras, la confusion, la timidité et la pudeur, a pris ces dernières années une importance prééminente dans le champ des sciences sociales. En effet, de Norbert Elias à Thomas Scheff en passant par Charles Horton Cooley et Erving Goffman¹, sans parler des anthropologues de l'honneur méditerranéen tels que John Peristyani, Julian Pitt Rivers et d'autres², les études portant sur cette émotion l'ont révélée comme l'un des moteurs les plus puissants de la vie sociale. Nourris par ces travaux, les historiens ont eux aussi relevé le défi avec, en tête de file, les antiquisants Douglas Cairns and Robert Kaster³. Du côté des médiévistes, on peut citer en premier lieu William Ian Miller et ses travaux sur l'humiliation⁴ ou encore d'Yvonne Robreau, auteur d'une étude portant sur la littérature des XII^e et XIII^e siècles⁵. Cependant, malgré ces premières explorations, le champ de la honte médiévale demeure encore largement en friche. Alors que le Moyen Âge central, riche d'une éthique de l'honneur et de la honte⁶, a fait l'objet d'un intérêt relativement soutenu, le haut Moyen Âge – plus particulièrement la période franque – demeure largement négligé. C'est donc un premier travail de réflexion méthodologique sur les hontes mérovingiennes qui sera présenté dans les pages qui suivent.
- 2 Mais, objectera-t-on, pourquoi les hontes et non pas tout simplement la honte ? Loin d'introduire une redondance, le choix du pluriel exprime d'abord l'idée que les émotions en général, et la honte au premier chef, sont des constructions mentales qui s'articulent différemment selon les cultures et les codes moraux qui les produisent. D'emblée, cette démarche constructiviste rejette le parti pris de l'universalité des émotions et permet d'envisager la diversité des configurations idéologiques, culturelles ou sociales qui viennent multiplier les sens possibles de la honte. Le pluriel vient aussi rendre compte de la complexité et de la richesse du champ de la honte dans la société mérovingienne. Société multiculturelle par excellence, la société mérovingienne n'offre pas le tableau

cohérent d'une sensibilité unique, et la honte, comme nombre d'autres émotions, ne fait pas l'objet d'un « consensus » social. Tantôt vertu, honte-pudeur (*verecundia*), tantôt affect, honte-disgrâce (*pudor*), son statut moral et ses formes fluctuent d'un segment à l'autre d'une même société. De même, les circonstances qui la déclenchent et les réactions qu'elle provoque, selon qu'il s'agisse d'un *clericus*, d'un *monachus* ou d'un *laicus*, d'un Gallo-romain ou d'un Franc, d'un *servus* ou d'un *ingenuus*, d'un homme ou d'une femme peuvent être extrêmement variées, voire contradictoires. Cependant, si l'on pressent la richesse du champ de la honte dans l'ensemble des interactions sociales, la seule grille interprétative des émotions qui émane des textes est celle des clercs.

- 3 Miroir déformant de la réalité historique, la littérature du haut Moyen Âge, avec ses préjugés, ses rejets hâtifs ou ses appréciations morales, fait écran à la connaissance des différents répertoires émotionnels, en particulier pour ce qui concerne l'émotivité séculière. Fondamentalement biaisée par leur allégeance politique ou idéologique, la position ouvertement critique des auteurs vis-à-vis de l'habitus émotionnel de l'aristocratie et de la famille royale, envers lequel ils n'ont souvent que dédain, trouble notre perception des diverses palettes émotionnelles et empêche l'accès à l'interprétation subjective que les acteurs attribuent à leurs propres émotions. Malgré l'opacité du discours ecclésiastique, il n'est pas totalement impossible de saisir en filigrane le registre émotionnel des séculiers. Dans la mesure où, selon Pierre Bourdieu, les habitus « font des différences entre ce qui est bon et ce qui est mauvais, entre ce qui est bien et ce qui est mal, entre ce qui est distingué et ce qui est vulgaire, etc. »⁷, il est parfaitement envisageable, à travers une analyse des jugements de valeur des *clerici*, d'extraire l'essence de l'habitus émotionnel des séculiers et d'en reconstituer la cohérence. C'est donc par voie d'antithèse et de comparaison que nous procéderons à la mise en visibilité de la cohérence du registre émotionnel séculier. Abstraction faite des jugements de valeurs portés par Grégoire de Tours, Frédégaire, Jonas de Bobbio, pour ne citer que ceux-là, il est plus que probable que l'émotivité séculière qu'ils nous présentent de manière caricaturale s'inspire directement de la réalité. Cependant, d'autres difficultés viennent se greffer au problème des sources.

L'approche lexicale et ses problèmes

- 4 En regard des difficultés exposées jusqu'ici, une mise au point méthodologique s'impose. D'emblée, l'analyse linguistique, c'est-à-dire la recherche et l'étude des mots exprimant la notion de honte, semble la plus prudente. La collecte des substantifs signifiant directement des émotions, celles dites être ressenties par les acteurs ou attribuées par les auteurs aux protagonistes qu'ils mettent en scène, représente, dans un premier temps, une méthode relativement objective de « description mince » au sens que l'anthropologue Clifford Geertz donne à ce terme⁸. Cependant, vu la pauvreté du vocabulaire de la honte et l'usage indifférencié des termes *pudor*, *verecundia*⁹ et *confusio* ou encore *humiliatio*, *contumelia*, *opprobrium* ou *turpitude*, l'étude sémasiologique du lexème *pudor* et de ses équivalents ne permet pas de déterminer précisément les contours et les sens multiples de cette émotion. Même si, comme l'a analysé William Miller, l'humiliation et la honte partagent une proximité sémantique, elles n'en couvrent pas moins des domaines différents¹⁰. Les données lexicales nous donnent certes une indication sur la teneur de l'affect éprouvé mais elles ne nous livrent pas d'elles-mêmes leur signification. Prenons deux exemples : lorsque Grégoire de Tours atteste que l'aristocrate Chuppa s'enfuit, non

sans *pudor*¹¹, après avoir été mis en déroute par une femme, ou que Jonas de Bobbio fait référence à la *verecundia*¹² ressentie par une nonne prise en faute, on apprend que la honte fait effectivement partie du répertoire émotionnel des Mérovingiens, qu'elle peut être ressentie par des personnes appartenant à des groupes sociaux fort distincts et qu'elle fait fi des identités sexuées. On n'est toutefois pas plus avancé quant à sa teneur. La honte/*pudor* ressentie par Chuppa et la honte/*verecundia* de la nonne relèvent-elles d'un sentiment d'humiliation, d'un sentiment de pudeur ou d'une forme de culpabilité ? Les textes, peu enclins à divulguer les méandres de l'âme, restent inexorablement muets. Ce silence pourrait peut-être s'expliquer par le fait qu'il suffisait aux auteurs d'esquisser à grands traits les contours d'une situation sociale pour que l'auditoire puisse la comprendre et l'associer à une expérience émotionnelle. Il semble donc que, tout en demeurant très proche du texte, l'approche lexicale, accompagnée ou non d'un comptage systématique des vocables, ne soit pas en mesure de donner un sens global aux données lexicographiques. Les lacunes inhérentes à ce type de démarche peuvent en partie être comblées par la mise en contexte de l'émotion. Par contextualisation, je n'entends pas seulement, à l'instar de Barbara Rosenwein, la réinsertion du mot dans le contexte immédiat des phrases qui l'entourent ou l'appréciation du mode (métaphorique, ironique ou littéral) sur lequel le passage doit être lu et compris¹³, mais la contextualisation dans une chaîne d'événements et d'interactions sociales. C'est ici que la notion de script peut avoir une valeur heuristique. Selon Roger C. Shank, le script est : « a predetermined, stereotyped sequence of actions that defines a well-known situation »¹⁴. Il représente donc une routine mentale qui guide l'interprétation d'événements rencontrés dans des récits ou des activités courantes et qui informe les acteurs des comportements à adopter. Un script contient « des mécanismes spéciaux pour gérer les connaissances stéréotypiques que l'on possède sur des institutions sociales et des conventions de comportement »¹⁵. En s'appuyant sur cette notion, on pourrait suggérer l'existence de scripts émotionnels, c'est-à-dire de routines mentales prédisposant les acteurs à ressentir certaines émotions lorsqu'ils sont confrontés à certaines configurations d'événements.

- 5 En conjuguant les notions de script (interprétation d'une séquence d'événements et des comportements à adopter dans telle ou telle situation) et de script émotionnel (les attitudes et les émotions à ressentir ou à montrer dans cette même situation), l'historien se donne les moyens de suppléer au silence des sources. Dans le cas de Chuppa, énoncé plus haut, le texte nous permet d'établir une corrélation directe entre une situation sociale, un comportement et une émotion, offrant ainsi la possibilité de reconstruire le script émotionnel suivant : lorsqu'un aristocrate est vaincu au combat et, *a fortiori*, lorsque son adversaire est une femme, il a tendance à fuir. L'émotion qui s'impose à lui ou qui concrétise son état mental s'inscrit dans le registre de la honte. Cependant, nombreuses sont les anecdotes tronquées ou partielles qui ne permettent pas la reconnaissance immédiate d'un script, soit qu'un mot désignant une émotion n'apparaisse pas ou que l'émotion ressentie ou attribuée par les auteurs soit insuffisante pour identifier le sens de l'interaction sociale (deux cas de figure dont nous traiterons ultérieurement). En constituant un réservoir de scripts paradigmatiques décrivant des séquences de comportements, d'attitudes et d'émotions, on pourrait plausiblement, en établissant des analogies entre les situations à partir de congruités comportementales, inférer qu'un même script est à l'œuvre. Ainsi, lorsqu'au détour d'une anecdote on apprend qu'un homme prend la fuite, à l'issue d'un combat par exemple, on peut alléguer que le sentiment de honte n'est pas étranger à son comportement. De plus, si l'on accepte

le point de vue de Nico H. Frijda, selon lequel l'aspect le plus important des émotions réside dans une « tendance à l'action »¹⁶ spécifique pour chacune d'elles, tels que l'approche (tendance à s'approcher pour posséder), l'évitement (tendance à éviter, à fuir), l'attention (tendance à observer, à regarder), l'apathie (tendance à une absence de préparation à l'action), on peut en déduire, en inversant ce schéma, que, de même que l'émotion est caractérisée par une tendance spécifique à agir, de même, une certaine tendance à l'action (approche, évitement, etc) dénote une émotion (ou un certain registre d'émotions), même si cette dernière n'est pas distinctement manifestée par un vocable. Dans le cas de Chuppa, la tendance à l'action (fuite) relève plutôt de l'évitement ou de la peur, la honte étant une émotion associant la peur à la perte de contrôle et à la vulnérabilité. Le recensement de toutes ces anecdotes permet non seulement de reconstruire le substrat émotionnel de certains groupes sociaux mais aussi de créer un fonds de scripts qui, constitués en base de données, peuvent servir de modèles heuristiques (plausibilité et prédiction des émotions dans des situations données) autorisant le décodage et l'interprétation d'informations trop fragmentaires. Cette schématisation, sans doute appauvrissante pour certains, est pourtant utile pour bien comprendre ce qui différencie les diverses formes de honte dans la socialité mérovingienne. L'application de cette théorie est particulièrement fertile, surtout dans le cadre d'une écriture peu encline à exprimer l'émotion.

- 6 La notion de script n'est pas nouvelle en soi. Alors que Stephen White la mentionne incidemment dans son article sur la colère¹⁷, Robert Kaster l'applique de manière systématique¹⁸. En effet, dans son étude sur les émotions des Romains, Kaster opère une taxonomie des scripts émotionnels des grands intellectuels romains. L'adoption, même partielle, de sa taxonomie est-elle pertinente dans le contexte mérovingien ?
- 7 D'emblée, on peut s'interroger sur le bien fondé de cet emprunt. Il faut d'abord rappeler la nature fondamentalement différente des deux corpus ; puis la spécificité des contextes historiques. En effet, du I^{er} siècle av. J.-C. au VII^e siècle apr. J.-C., les évolutions politiques, sociales, culturelles, religieuses et ethniques qui ont abouti à la totale transformation de la *Romanitas* ont creusé une irrémédiable brèche entre deux ères. Un monde semble séparer la digne et gracieuse *verecundia* d'un Cicéron et même d'un tardif Sidoine Apollinaire de l'émotionalité un peu fruste que présentent les clercs et les hagiographes mérovingiens. En face d'une telle disparité, il est difficile de concevoir l'existence d'une quelconque similitude entre deux univers aussi contrastés et éloignés. Pourtant, si, en s'appuyant sur l'étude de Kaster, on accepte l'idée que « la révolution romaine n'a pas entraîné de révolution dans les affects¹⁹ », et que même le christianisme, malgré quelques changements notoires, n'a pas totalement supplanté les anciennes structures de sens mais simplement ajouté des options à un répertoire émotionnel existant²⁰, l'application de cette taxonomie n'est pas aussi incongrue qu'il y paraît.
- 8 Si ce constat est valable pour les héritiers des sénateurs romains, qu'en est-il de l'élite franque encore si fortement ancrée dans ses traditions culturelles germaniques dont Tacite se fait le lointain l'écho ? À première vue, aucune analogie entre ces codes moraux n'est concevable. Comme nous le verrons plus tard, ce qui semblait honteux et indigne aux yeux des évêques d'origine sénatoriale ne l'était pas forcément pour l'élite franque, surtout si l'on considère que, dans le contexte mérovingien, la mentalité aristocratique n'était pas encore le produit de l'obéissance à des règles et à des valeurs chrétiennes, mais s'incarnait plutôt dans une quête parfois brutale du prestige et de la préséance. Pourtant, aussi différentes soient-elles, ces deux cultures présentent indéniablement un point

commun : une aversion viscérale pour ceux qui ne se conduisent pas selon un idéal consacré et une peur latente de paraître amoindri aux yeux des autres. Quelle que soit la nature dudit idéal, l'épouvantail de la honte, ce versant négatif de l'honneur et de la dignité personnelle, est un garde-fou qui contraint sans cesse les hommes à se conformer aux impératifs d'une morale, qu'elle soit d'origine ethnique ou religieuse. L'honorabilité qu'il y a à « faire ou dire ce qu'il faut », comme par exemple se venger pour laver une offense du côté des Francs ou faire preuve de maîtrise de soi dans le cas des évêques, et la honte qui survient lorsqu'on a dérogé à cette règle, sont communes à ces deux cultures, aussi distinctes soient-elles. Il apparaît donc que les hontes mérovingiennes sont un amalgame complexe, tantôt distinct, tantôt fusionné de ces trois perceptions – la romaine, la chrétienne et la germanique. Dans cette perspective, les scripts de la honte que modélise Kaster peuvent fonctionner comme une première grille de lecture que l'on pourrait adopter et adapter aux différentes interactions sociales dépeintes dans les textes. Ces scénarios d'interprétation archétypaux permettraient, à la lumière des informations disponibles, de conjecturer les éventuelles émotions que peut susciter telle ou telle situation. Ainsi, dans le cas de la honte, l'analyse du statut social du personnage et du code moral qui gère sa communauté, la présence ou l'absence de témoins, la réaction hostile ou repentante qui suit l'expérience de la honte, sont autant d'indicateurs aptes à saisir au plus près la teneur de l'émotion.

Une émotion peut en cacher une autre

- 9 Un autre facteur montre les limites de l'approche lexicale lorsqu'il s'agit de détecter les émotions, et plus particulièrement celle de la honte, qui est par essence un sentiment caché. L'apparition de vocables exprimant une émotion déterminée constitue-t-elle la preuve irréfutable qu'il s'agit bien d'un seul sentiment, nettement défini ?
- 10 Prenons l'exemple de la rivalité latente entre Brunehaut et Frédégonde. Grégoire nous dit que Frédégonde était « fort attristée (*maesta*) de ce que le pouvoir lui fût en partie enlevé et qu'elle estimait que Brunehaut était mieux traitée qu'elle »²¹. Pourquoi Frédégonde était-elle *maesta* ? Sans doute pourrait-on invoquer en premier lieu la perte récente de son mari Chilpéric. Des années durant, ils avaient formé un véritable tandem, partageant une autorité quasi incontestée, subissant les mêmes déboires, pleurant ensemble la perte de leurs enfants. On pourrait également alléguer que le chagrin de la reine a été engendré par la séparation d'avec son unique fils Clothaire dorénavant en âge de recevoir une éducation en dehors du giron maternel. Ces deux raisons suffiraient sans doute à expliquer l'humeur de la reine. Cependant, la raison mentionnée par Grégoire ne relève ni de l'expérience du deuil ni du ressenti d'une mère éplorée. L'origine de cet accablement, explique Grégoire, découle de la perte d'une partie de son pouvoir, donc de l'altération de son statut. Sommée par le roi Gontran de se retirer dans la *villa* de Vaudreuil, accompagnée du seul évêque Mélaire qui venait récemment d'être destitué de son épiscopat en faveur de l'évêque Prétextat – revenu quant à lui récemment de l'exil où Frédégonde l'avait envoyé pour crime de lèse majesté –, la reine a toutes les raisons de se sentir abattue, vulnérable, délaissée, frustrée, exclue, rejetée, elle qui, quelque temps auparavant, tenait fermement les rênes du pouvoir. Pour une femme aussi énergique et consciente de son statut que Frédégonde, cette mise à l'écart du pouvoir, doublée de l'affront provoqué par la réhabilitation de Prétextat, équivaut à la perte du respect qu'elle estimait lui être dû et suffit à induire un sentiment d'humiliation, de dévalorisation de

soi, émotionnellement ressenti comme de la honte. Si à ce magma d'émotions négatives on ajoute le sentiment, fondé ou non, qu'a Frédégonde d'être moins bien traitée que sa vieille ennemie, le sentiment d'infériorité ne fait que s'exacerber et l'humiliation n'en est que plus cuisante. En effet, le sentiment de la honte est d'autant plus intense que le sujet à qui le message de honte est destiné a tendance à se jauger ou à se comparer aux autres. On pourrait formuler ainsi le sentiment de Frédégonde : « Pourquoi Brunehaut jouit-elle d'une considération à laquelle moi, Frédégonde, qui suis reine au même titre qu'elle, j'estime avoir droit ? ». Brunehaut a ici une fonction de miroir négatif qui renvoie Frédégonde à l'image de son déclin. C'est en mesurant la distance qui sépare leur condition respective que s'aiguise la conscience de sa position inférieure. Le fait que Frédégonde, déjà éprouvée par l'opprobre d'avoir été mise à l'écart, compare sa condition à celle de Brunehaut ne fait que décupler la douleur qui résulte de la perte de l'estime de soi. Ce mécanisme de comparaison peut pousser le sujet à réagir de deux manières différentes : soit par une forme de dépression qui peut conduire au suicide, soit par l'une des émotions les plus hostiles du répertoire émotionnel, à savoir l'envie, aboutissant généralement à la vengeance. Dans la mesure où la honte est fréquemment le résultat d'un moi dévalué, n'importe quelle instance de l'envie, qui par définition crée un sentiment d'infériorité, comporte un substrat honteux. Un autre élément suggère que l'envie et la honte, plutôt que la tristesse telle que nous la concevons, sont à l'œuvre ici. Ordinairement, la tristesse n'est pas un catalyseur d'agressivité ou d'hostilité. Elle déclencherait plutôt un repli intérieur ou l'apitoiement sur soi. Or, Frédégonde, loin d'adopter ces deux attitudes dépressives, réagit au contraire de manière fort violente puisqu'elle fomente l'assassinat de celle qui lui fait de l'ombre. En supprimant sa rivale, elle agit selon une éthique de l'honneur qui exige l'élimination de la source de la honte et la reconquête de l'intégrité de l'image de soi. Cette réaction agressive ne fait que confirmer que la *maestitia* de Frédégonde recouvre un composite beaucoup plus complexe d'émotions telles que la honte et l'envie. Cette analyse de cas montre qu'une émotion peut en cacher d'autres et que seule une « thick description » permet d'en saisir la teneur.

Le défrichage du non-dit et l'introspection comme outil historique

- 11 Le dernier problème que soulève l'approche lexicale réside dans son incapacité à rendre compte de l'existence d'émotions non exprimées. Tout aussi important, et sans aucun doute plus fructueux, le défrichage du champ du non-dit offre un intérêt particulier pour l'histoire des émotions. Mais comment débusquer la honte (ou toute autre émotion) lorsqu'elle ne se manifeste pas par l'usage d'un terme qui la dénote ? L'article de Thomas Scheff et Suzanne Retzinger « Shame as the Master Emotion of Everyday Life »²² fournit une solution, certes peu orthodoxe dans le cadre de l'épistémologie historique mais tout à fait originale et efficace. Désirant montrer l'omniprésence silencieuse de la honte dans les relations journalières, les auteurs présentent le cas d'une brève conversation téléphonique entre une jeune femme prénommée Cathy et son ami John. Cathy et John étaient amis depuis peu. Cathy, qui désirait avoir une relation amoureuse avec le jeune homme, hésitait à dévoiler ses sentiments. Finalement, elle se décida à l'appeler. Le dialogue se déroule ainsi²³ :

Cathy : « Je t'appelle juste pour savoir si tu voudrais sortir un de ces jours.

John : Tu veux dire un rendez-vous en amoureux ?

Cathy : C'est ça ! Un rendez-vous en amoureux ! De quoi CROYAIS-TU que je parlais ? »

- 12 Derrière ce dialogue *a priori* anodin, nous assurent les auteurs, se dissimule une intense activité émotionnelle, dépassant de loin les simples mots prononcés. Cependant, ajoutent-ils, afin de décrypter la teneur émotionnelle de ce dialogue et d'en débusquer la honte, deux points de méthode sont importants à préciser. D'une part, une lecture superficielle ne suffisant pas à déceler les émotions à l'œuvre dans cette interaction, le lecteur doit travailler l'énoncé un peu comme un problème de maths. Ce n'est qu'au bout de trois ou quatre lectures que l'on sera en mesure de s'imprégner du texte et d'en saisir les nuances et les tonalités inexprimées. D'autre part, la résolution du problème ne peut aboutir qu'à travers le recours à une certaine forme d'introspection, dans ce cas précis en tentant de se souvenir de nos expériences personnelles dans le domaine des relations entre les sexes²⁴. A la suite d'une longue analyse, Scheff et Ratzinger concluent ainsi : alors qu'à première vue rien dans ce dialogue n'évoque la honte, il semble pourtant que ce qui a surtout motivé Cathy, et John de moindre manière, était d'éviter la brûlure désagréable de la honte provoquée par le rejet de l'autre. De plus, et c'est la seconde hypothèse de leur article, la perception négative de soi aux yeux des autres est une menace pour les liens sociaux. La preuve en est qu'à la suite de cette conversation, Cathy et John ne se sont plus jamais adressés la parole.
- 13 En quoi la méthode analytique exposée plus haut est-elle pertinente dans le cadre de cette étude de la honte ou des émotions en général ? Trois points sont à retenir. Premièrement, elle démontre que l'analyse lexicale ne rend que très imparfaitement compte de la richesse émotionnelle contenue dans les textes. Deuxièmement, elle permet de poser l'axiome selon lequel la honte ou toute autre émotion sont à l'œuvre même lorsqu'elles ne sont pas manifestes. Troisièmement, que sans une certaine pratique de l'introspection ou en tout cas d'une lecture intuitive, la quête des émotions débouche pour ainsi dire sur le vide. Certes, on en conviendra aisément, il est beaucoup plus facile de recourir à des expériences de *dating* qu'au type d'interactions sociales décrites dans les sources mérovingiennes. En outre, l'introspection étant « productrice de sens », elle serait *a priori* inacceptable dans le contexte d'une épistémologie historique. Selon Anita Guerreau-Jalabert, une lecture intuitive, « qui n'a d'autre fondement que des conceptions culturelles, elles aussi historiquement déterminées²⁵ », ne peut pas véritablement rendre compte de la dimension historique des émotions. A cet argument on répondra, à l'instar de Caroline Bynum, que nous devons dépasser la question de l'adéquation du vocabulaire contemporain à la compréhension des conceptions médiévales²⁶. De même que l'historien qui refuse l'usage de tout vocabulaire étranger à la période qu'il étudie se condamne à ne plus disposer d'aucun langage, de même l'historien des émotions qui rejette le recours au répertoire émotionnel de son époque se prive d'un précieux instrument d'analyse.
- 14 Prenons pour exemple l'inimitié entre Frédégonde et Eberulf. Une fois encore, le passage que je vais analyser ne mentionne aucune présence manifeste d'une émotion proche de la honte. Cependant, toute proportion gardée – et j'insiste sur cette réserve –, on pourrait faire une lointaine analogie entre la honte suscitée par l'anticipation d'être rejetée, comme dans le cas de Cathy, et la honte ressentie par Frédégonde, qui a été réellement repoussée. A la mort de son mari le roi Chilperic, Frédégonde sollicite Eberulf le chambrier pour qu'il réside avec elle. N'ayant pu le convaincre, l'inimitié croissant entre eux, elle se vengea en l'accusant faussement de l'assassinat de son mari et de divers autres méfaits. Le roi Gontran, qui cherchait un coupable, jura qu'il détruirait Eberulf lui-

même mais aussi sa postérité jusqu'à la neuvième génération. (J'ai bien dit toute proportion gardée !). Si les situations sont a priori incomparables, il n'en demeure pas moins que l'anticipation d'être rejetée, ou le fait de l'être purement et simplement, sont des constantes transhistoriques : la honte avérée ou supposée de ces deux femmes a donc effectivement eu une influence capitale, fatidique même pour le pauvre Eberulf, sur leur relation avec leur ancien ami ou allié.

- 15 Mais revenons-en à la question de l'introspection comme outil de perception. J'aimerais à ce stade de ma démonstration dépasser le cadre limitatif de la honte et prendre en considération l'ensemble des émotions. Je suis bien consciente qu'un tel procédé est susceptible d'éveiller la suspicion et l'incrédulité puisqu'il repousse plus loin encore l'illusion positiviste d'une objectivité épistémologique. Quelques éclaircissements sont donc nécessaires. Tout d'abord, il ne faudrait pas assimiler le processus d'introspection à celui d'identification ou de projection. La lecture doit se situer entre ce que Mary Garrisson désigne comme « l'acception de l'idée d'une herméneutique empathique »²⁷ et la simple projection des effets de notre propre cognition. En d'autres termes, il ne s'agit pas de se dire : « Mon Dieu, ils sont comme nous ! », mais plutôt de convoquer l'idée d'une intelligibilité émotionnelle sans laquelle l'étude des émotions serait vaine. Selon Jacques Cosnier, le postulat empathique permet à l'observateur d'accorder foi à celui qui éprouve l'émotion, parce que lui-même « "sait" que de tels éprouvés existent »²⁸. Or, ce point de vue universaliste, fondé sur « l'accentuation des similitudes au détriment des différences »²⁹, est en parfaite contradiction avec la perspective constructiviste de cette enquête. Pourtant, l'idée que les émotions sont historiquement contingentes, produits de circonstances et d'idéologies, n'annule pas de fait l'existence d'un terreau émotionnel commun que chaque société, passée ou présente, façonnerait à sa manière, extrayant certaines émotions plutôt que d'autres, favorisant la formation de répertoires émotionnels spécifiques, tout en régulant leur intensité et leur expression, au sens d'une émotionologie dans l'acception stearnienne du terme³⁰. Cela dit, par introspection, j'entends une sorte d'ouverture d'esprit, un état de réceptivité permettant la libre circulation des émotions que la lecture du texte provoque. En se dotant d'une palette d'émotions aussi étendue que notre imagination nous le permet par le biais de l'introspection, nos propres affects peuvent se faire les échos lointains des affects du passé et fonctionner comme une sorte de caisse de résonance, détectrice d'émotions. Tout en générant une plus grande intimité avec les textes, ce procédé permet une perception plus sensible des affects dissimulés consciemment ou inconsciemment derrière d'autres émotions. Dans le cas de la honte, par exemple, en dehors d'un terme précis la désignant, toute une série d'indices comportementaux et de situations signalant qu'un sujet est dans une position de rejet, d'isolement, d'ostracisme, de confusion, de dépendance, d'inefficacité, d'inadéquation, de vulnérabilité, d'impuissance, d'offense, d'humiliation, de torture, de défaite ou de dérision³¹ peuvent nous mettre sur la voie. Ainsi, une fois que la teneur émotionnelle de la situation a été discernée, une analyse plus approfondie, à l'aide de la notion de script, permet de confirmer ou non la pertinence de l'intuition et de procéder à la reconstruction de l'expérience du *pudor* à partir de son contexte narratif et comportemental.
- 16 Toutefois, afin d'être efficace, la lecture introspective doit s'opérer simultanément et parallèlement à deux niveaux de perceptions. En premier lieu, il s'agit de discerner les émotions (indignation, surprise, dégoût ou sentiment d'étrangeté) que le texte suscite en nous. Étant donné que ce premier stade de lecture prend la forme (et je paraphrase ici

Hans-Georg Gadamer) d'une projection de préjugés et d'anticipations de sens qui procèdent conjointement de la subjectivité de l'interprète et de sa grille de lecture³², l'historien doit avoir conscience de ses propres émotions pour mieux les circonscrire. Ensuite, et c'est le second niveau de perception, il s'agit de décoder les affects qui semblent nourrir et motiver les interactions sociales décrites par les auteurs. Si, comme dans le cas de la *maestitia* de Frédégonde, l'émotion exprimée semble incongrue, fausse ou inexacte (connaissant Frédégonde, on serait plutôt enclin à lui attribuer des traits de caractère plus agressifs), l'introspection peut aider à déceler des nuances émotionnelles éventuellement dissimulées sous le voile d'autres vocables. Si, en revanche, aucune trace lexicale n'est visible, une lecture intuitive et introspective est à même de faire parler les silences et de sonder le non-dit émotionnel du texte. Dans un premier temps, la sensibilité à l'ambiance d'un passage particulier – le ton flatteur, réprobateur, enjoué ou moqueur utilisé par l'auteur, l'apparition d'un dialogue, l'intensité de la violence caractérisant la description d'un échange social –, peut attirer l'attention du lecteur et l'inviter à s'interroger sur les motivations émotionnelles qui sont au fondement de l'interaction. Reprenons l'exemple de Waddon, déjà analysé dans le passé³³, et repris par B. Rosenwein. L'analyse de cet épisode permettra à la fois de clarifier ma méthode et de répondre au scepticisme de B. Rosenwein quant à l'existence présumée d'une émotion non verbalisée³⁴ :

« Waddon, se plaignant que ses chevaux avaient été volés par le gendre de Beretrudis, songea à se rendre dans l'une des villas de ce dernier en disant : "Cet homme qui vient du royaume d'un autre a volé mes chevaux, et moi je lui prendrai sa terre"³⁵ ».

- 17 *A priori*, comme le constate B. Rosenwein, rien dans ce passage ne permet de présumer une émotion relevant du registre de l'honneur, tels que la colère ou le sentiment d'avoir été outragé. Et pourtant, en creusant un peu au delà du style sec et laconique, on pourrait conjecturer, à l'instar de T. Sheff et S. Ratzinger, que derrière les coulisses de cet échange, se dissimulent d'intenses émotions. Afin de les mettre en évidence, il faut s'instituer metteur en scène ou tout simplement acteur, et, après s'être imprégné du texte, le lire à haute voix en tentant de retrouver le ton qui paraît refléter au plus juste l'intention de l'auteur. D'aucuns pourront objecter que cette dramatisation représente déjà une phase d'interprétation trop audacieuse. Mais au fond, que la lecture soit silencieuse ou audible ne change rien à l'inévitable processus d'appropriation mis en œuvre par le lecteur. Cela dit, sur quel registre émotionnel pourrait-on lire les paroles proférées par Waddon ? Une première indication nous est donnée par le verbe *quaeror*. Se plaindre, c'est manifester sa souffrance ou son ressentiment. Dans ce cas, il semble évident qu'il s'agit de l'expression d'un mécontentement plus que de celle d'une impuissance à réagir en face d'un vol. Loin d'être aléatoire, ce choix découle des informations que le texte fournit sur le personnage. Waddon, autrefois comte et maire du palais de Rigonthe, fait partie de la haute aristocratie franque. Or, pour un membre honorable de l'aristocratie, toute transgression des domaines de l'interdit³⁶ – maison, terre, membres du groupe familial, image de soi – représente bien plus qu'un simple dommage économique. C'est « la valeur qu'une personne possède à ses yeux propres mais [c'est] aussi ce qu'elle vaut au regard de ceux qui constituent sa société »³⁷ – son identité sociale, son statut, l'intégrité de soi et de sa famille – qui sont remis en cause. Sans trop extrapoler, on peut donc supposer que Waddon, obéissant au code d'honneur aristocratique, n'est pas le genre d'homme à rester passif face à une telle spoliation et que sa disposition d'esprit est plutôt fâcheuse. Son humeur acrimonieuse et vindicative atteint son paroxysme dans la suite du récit. Les

supplications de son fils pour qu'il renonce au combat plongèrent Waddon dans une telle fureur qu'il le traita de timide et de mou tout en projetant sa hache dans sa direction³⁸. La colère dirigée contre son fils suggère donc l'existence d'un script qui active une routine mentale fondée sur la dynamique du défi et de la riposte si caractéristique des interactions aristocratiques. L'idée de réciprocité est mise en exergue par le « et moi » : « IL a volé mes chevaux ET MOI je prendrais l'une de ses villas ». À travers ce simple ET MOI, c'est tout un espace émotionnel qui se canalise vers un acte de rétorsion. Le « ET », traduisible par la notion de « donc », exprime une relation de cause à effet, en d'autres termes l'idée d'une dynamique du défi et du contre défi. Le « MOI », quant à lui, figure l'émotivité et l'affectivité qui animent Waddon en tant qu'homme d'honneur au moment précis où il parle. Waddon annonce qu'il relève le défi et s'apprête à riposter. Or, le défi étant par définition une forme de provocation et de bravade, on imagine le ton coléreux, indigné, et pourquoi pas outragé de Waddon en face de ce qu'il considère comme un affront, voire une humiliation. Ainsi transposée dans le contexte mérovingien, une lecture intuitive et introspective associée à une analyse des tendances à l'action, confirmée en terme de scripts, permet à la fois de pallier la pauvreté et la rareté du vocabulaire émotionnel – qu'il relève du registre de la honte ou de toute autre émotion –, et de supposer par déduction sa présence cachée. Il n'en demeure pas moins que, tout en remédiant à la sècheresse des textes et à la carence lexicale, ces deux méthodes – et en ce sens B. Rosenwein a peut être raison – ne résolvent pas le problème herméneutique. Aussi laisserai-je à chacun la liberté de répondre à cette question inhérente à la pratique historique en général et plus particulièrement à l'histoire des émotions : « Est ce que nous avons raison d'interpréter l'émotion comme nous le faisons ? »

NOTES

1. La première partie de l'article de Thomas SCHEFF et Suzanne RATZINGER résume l'évolution des conceptions de la honte en sociologie, voir « Shame as the Master Emotion », 1998 : <http://sell.hil.no/nndr2005/symbol.doc> (consulté le 07.06.2008), p. 1-4.
2. Voir John G. PERISTIANY et Julian PITT-RIVERS (éd.), *Honor and Shame, The Values of Mediterranean Society*, Chicago, University of Chicago Press, 1966, 265p. ; IDEM (éd.), *Honor and Grace in Anthropology*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991, 260p. ; David GILMORE (éd.), *Honor and Shame and the Unity of the Mediterranean*, Washington D.C., American Anthropological Association, Special Publication no. 22, 1987 ; Frank Henderson STEWART, *Honor*, Chicago, University of Chicago Press, 1994, 175 p. ; Pierre BOURDIEU, « Le sens de l'honneur », dans *Esquisse d'une théorie de la pratique, précédée de trois études d'ethnologie Kabyle*, Genève, Droz, 1972, p. 13-44 ; Marie GAUTHERON, *L'Honneur. Image de soi ou don de soi : un idéal équivoque*, Paris, Autrement, 1991, 231 p. (Collection Morales) ; Raymond JAMOIS, *Honneur et baraka, les structures sociales traditionnelles dans le Rif*, Paris, Cambridge University Press-Maison des sciences de l'homme, 1981, 504 p. ; Julian PITT-RIVERS, *L'Anthropologie de l'honneur*, trad. de l'anglais par Jacqueline Mer, Paris, Le Sycomore, 1983, 275 p.

3. Douglas L. CAIRNS, *Aidos. The Psychology and Ethics of Honour and Shame in Ancient Greek Literature*, Oxford, Clarendon Press, 1993, 474 p. ; Robert A. KASTER, *Emotion, Restraint, and Community in Ancient Rome*, Oxford et New York, Oxford University Press, 2005, 245p.
4. William Ian MILLER, *Humiliation and Other Essays on Honor, Social Discomfort and Violence*, New York, Cornell University Press, 1993, 270 p.
5. Yvonne ROBREAU, *L'Honneur et la honte : leur expression dans les romans en prose du Lancelot-Graal, XII^e-XIII^e siècles*, Genève, Droz, 1981. 207 p.
6. Pour une étude historico-linguistique du lexème honte, voir Charles BALADIER, « La honte et l'honneur dans les langues d'Europe occidentale », *Siglia. Revue transdisciplinaire franco-portugaise sur le secret*, 14 (2004), p. 19-26 (ici p. 19).
7. Pierre BOURDIEU, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, Le Seuil, 1994, p. 23.
8. Sur la définition du concept de « description mince » comme toute description devant relever d'une épreuve de vérité par confrontation avec la réalité, voir Vincent DESCOMBES, « La confusion des langues », *Enquête*, 6 (1998), p. 35-54. http://classiques.uqac.ca/contemporains/descombes_vincent/confusion_des_langues/confusion_des_langues_texte.html (consulté le 06.06.2008).
9. Pour les définitions de ces deux notions, voir Robert KASTER, *Emotion...*, op. cit., chapitres 1 et 2.
10. Selon Miller, le « faire honte » serait la destitution infamante du statut alors que l'humiliation serait la déflation d'une trop bonne opinion de soi-même ou de ses prétentions, voir William Ian MILLER, *Humiliation...*, op. cit., p. 161.
11. GRÉGOIRE DE TOURS, *Histoire des Francs*, trad. par Robert Latouche, Paris, 1996, Les Belles Lettres, X, 5, p. 266.
12. JONAS DE BOBBIO, *Vie de saint Colomban et de ses disciples*, Introduction, traduction et notes par Adalbert de Vogüé, Abbaye de Bellefontaine, 1988, p. 218 (Vie monastique n°19).
13. Barbara H. ROSENWEIN, *Emotional Communities in the Early Middle Ages*, Ithaca, Cornell University Press, 2006, p. 194.
14. Roger C. SCHANK et Robert P. ABELSON, *Scripts, Plans, Goals and Understanding: an Inquiry into Human Knowledge Structures*, Hillsdale, Erlbaum, 1977, p. 41.
15. Daniel K. SCHNEIDER, *Modélisation de la démarche du décideur politique dans la perspective de l'intelligence artificielle*, thèse présentée pour l'obtention du doctorat ès sciences économiques et sociales, mention science politique, Genève, 1994, chap. 4-3.2 http://tecfa.unige.ch/tecfa/publicat/schneider/these-daniel/wmwork/www/phd_1.html
16. Nico H. FRIJDA, *The Emotions*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986, p. 69-73.
17. Stephen D. WHITE, « The Politics of Anger in Medieval France », dans Barbara H. ROSENWEIN (éd.), *Anger's Past. The Social Uses of an Emotion in the Middle Ages*, Ithaca, Cornell University Press, 1998, p. 127-52.
18. Robert KASTER définit le script comme « *the little scenarios that we play out – as sequences of cause and effect, of perception, evaluation and response – when we experience any emotion* », *Emotion...*, op. cit., p. 29.
19. *Ibid.*, p. 11.
20. *Ibid.*, p. 12.
21. GRÉGOIRE DE TOURS, *Histoire des Francs*, op. cit., VII, 20, p. 401.
22. Thomas SCHEFF et Suzanne RETZINGER, « Shame as the Master Emotion of Everyday Life », *Journal of Mundane Behavior*, 1/3 (2000), <http://sell.hil.no/nndr2005/symbol.doc>, p. 5 (consulté le 02.07.2008).
23. Ma traduction : Cathy: « I was just calling to see if you wanted to go out sometime. John: You mean like on a date? (Emphasis on the word date). Cathy: Yea, like on a date! What'd you THINK I was talking about? »
24. Thomas SCHEFF et Suzanne RETZINGER, « Shame as the Master Emotion... », art. cité, p. 6.

25. Voir Anita GUERREAU-JALABERT, « “Aimer de fin cuer” Le coeur dans la thématique courtoise », *Micrologus : natura, scienze e società medievali*, p. 371.
26. Voir Susan R. KRAMER and Caroline W. BYNUM, « Revisiting the Twelfth-Century Individual : The Inner Self and the Christian Community », dans Gert MELVILLE et Markus SCHUERER (éd.), *Das Eigene und das Ganze : Zum Individuellen im mittelalterlichen Religiosentum*, Münster, LIT Verlag, 2002, p. 57-85 (ici p. 59).
27. Mary GARRISON, « The Study of Emotions in Early Medieval History : Some Starting Points », *Early Medieval Europe*, 10/2 (2001), p. 243-250.
28. Jacques COSNIER, *Psychologie des émotions et des sentiments*, 2006, <http://icar.univ-lyon2.fr/membres/jcosnier/>, p. 6. (consulté le 18.11.2007) ; 3^{ème} version actualisée de *Psychologie des émotions et des sentiments*, Paris, Retz, 1994 (ici, p. 13).
29. Richard A. SHWEDER et Edmund J. BOURNE, « Does the Concept of the Person Vary Cross-culturally ? », dans Richard A. SHWEDER et Robert A. LEVINE (éd.), *Culture Theory : Essays on Mind, Self, and Emotion*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984, p. 158-199.
30. Peter STEARNS et Carol STEARNS, « Emotionology : Clarifying the History of Emotions and Emotional Standards », *American Historical Review*, 90 (1985), p. 813-836. Je me permets d'utiliser la notion d'émotionologie bien que, pour les Stearns, elle ne soit pertinente que dans un contexte contemporain. Voir aussi Barbara H. ROSENWEIN, « Worrying About Emotions in History », *American Historical Review*, 107 (2002), p. 821-845.
31. La liste partielle des signaux de la honte a été dressée par Suzanne RETZINGER, « Identifying Shame and Anger in Discourse », *American Behavioral Scientist*, 38 (1995), p. 104-113.
32. Selon Hans-Georg GADAMER, « La connaissance dans les sciences humaines a toujours quelque chose d'une connaissance de soi. Nulle part l'illusion n'est-elle plus facile et plus naturelle que dans la connaissance de soi [...]. Ainsi dans les sciences humaines il faut non seulement écouter à nouveau nous-mêmes, selon la façon dont nous nous connaissons à partir de la tradition historique, mais il faut écouter également quelque chose d'autre : il faut recevoir un heurt d'elle, qui nous transporte au-delà de nous-mêmes. Ici, ce n'est pas ce qui ne fait pas problème et ce qui vient satisfaire les attentes de notre recherche qu'il faut encourager. Il faut plutôt découvrir – et contre nous-mêmes – d'où peuvent provenir de nouveaux heurts », dans « La vérité dans les sciences humaines », *La Philosophie herméneutique*, avant-propos, trad. et notes par Jean GRONDIN, Paris, P.U.F., 1996, p. 68.
33. Voir Nira PANCER, *Sans peur et sans vergogne*, Paris, Albin Michel, 2001, p. 123.
34. Voir Barbara H. ROSENWEIN, *Emotional Communities*, op. cit., p. 194-5.
35. GRÉGOIRE DE TOURS, *Histoire des Francs*, op. cit., IX, 35, p. 230 : « Sed Waddo, cui in superiore libro meminimus, quaerebatur, a genero eius equos suos fuisse direptus; cogitavitque accedere ad villam eius unam, quam reliquerat filiae suae, qui infra Pectavo termino erat, dicens: 'Hic a regno alterius veniens, diripuit equos meos, et ego auferam villam eius' ».
36. Notre grille de lecture des manifestations de l'honneur s'inspire largement de celle que Raymond JAMOIS a élaboré dans son approche de l'honneur dans le Rif, voir *Honneur et Baraka*, op. cit., p. 65, ainsi que sur celle de Bishr FARES, *L'Honneur chez les Arabes avant l'Islam*, Paris, Adrien-Maisonneuve, 1932.
37. Julian PITT-RIVERS, *Anthropologie de l'honneur : la mésaventure de Sichem*, Paris, Le Sycomore, 1983, p. 18-19.
38. GRÉGOIRE DE TOURS, *Histoire des Francs*, op. cit., IX, 35, p. 231 : « Brûlant de fureur contre son fils et le traitant de timide et de mou (*timidum mollemque*), il projeta sur lui sa hache et lui aurait fendu le crâne si celui-ci, s'étant en partie reculé, n'avait échappé au coup qu'il assénait. »

RÉSUMÉS

Longtemps ignorée, voire occultée, la honte médiévale, et plus particulièrement les hontes mérovingiennes, n'ont pas encore fait l'objet d'une étude systématique. Cette carence n'étonnera pas. Sentiment caché et polymorphe par essence, la honte ne se laisse pas aisément décrypter. Eu égard à cette difficulté, une mise au point méthodologique s'impose. Partant d'une critique de l'approche linguistique, qui consiste à rechercher et étudier les mots exprimant la notion de honte, cet article présente un premier travail de réflexion méthodologique fondé sur quelques cas de figure. Diverses méthodes, telles l'introspection et la contextualisation par le biais de la notion de script émotionnel, susceptibles à la fois de détecter la honte lorsqu'elle est tue ou de lui donner un sens lorsque les termes l'exprimant sont trop imprécis, seront expérimentées dans le contexte du corpus mérovingien.

Long ignored, even hidden, medieval shame, and “Merovingian shames” in particular, have not yet been systematically examined. This lack of interest is not surprising. Usually veil, polymorphous by nature, shame is not easily decipherable. With regard to this difficulty, a methodological discussion is needed. Beginning with a critical assertion of the traditional lexical approach, which consists in searching for and analyzing emotion words, this article constitutes an attempt to provide a methodological framework, applied here to a number of case studies. Several methods, such as introspection and contextualization by means of emotional scripts, liable to detect shame when it is not actually expressed or to make sense of it when it is too vague, will be experimented in the Merovingian corpus.

INDEX

Mots-clés : histoire, société

Index géographique : France

Index chronologique : Moyen Âge

AUTEUR

NIRA PANCER

Université de Haïfa